**La vie littéraire au XVIIIe siècle en France**

Sylvain Menant

Au début du XVIIIe siècle, la diffusion des idées nouvelles est favorisées par les **tranformations de la vie sociale**. A Paris comme en province, la vie de société se développe grâce à la prospérité économique. Le prestige de Versailles décline et les hommes de lettres, affranchis de toute sujétion, aspirent à vivre de leur plume. Ils aiment participer à l’agitation du monde et ils fréquentent les lieux où l’on peut librement discuter les problèmes du jour : **les clubs, les cafés, les salons qui offrent des réunions régulières** : chez la duchesse du Maine à Sceaux on ne songe guère qu’à se divertir ; chez la marquise de Lambert, rue de Richelieu, on prend partie, en littérature, pour l’esprit moderne ; chez Mme de Tencin, rue Saint-Honoré, on intrigue et on prépare la lutte philosophique. Pour qu’une pièce de théâtre réussise, pour qu’un livre audacieux soit toléré, pour qu’un jeune écrivain trouve audience et protection, il est utile qu’un ou plusieurs salons s’entremettent. Ecrivains et aristocrates, hommes d’Etat et savants, Français et étrangers font connaissance dans ces salons, échangent idées et informations, suivent les nouveautés, s’initient aux composantes diverses de **la pensée européenne**. Paris n’a pas le monopole des cercles intellectuels et mondains à la fois : mais plus que les salons provinciaux, brillent quelques cours européennes. Le français est devenu la langue internationale (traité de Rastadt 1714 rédigé en français), la langue des élites, et va le rester jusqu’au réveil des nationalismes qui accompagnera les guerres de la Révolution et de l’Empire.

On parle souvent, à propos de la littérature du XVIIIe siècle, de **littérature de combat** : de grandes idées y sont en jeu, mais les combats aussi ne sont parfois que des règlements de comptes. Cette agitation est entretenue par la concentration des activités littéraires à Paris. Beaucoup d’ouvrages sont d’abord **des fragments, des répliques du dialogue aigre et personnel** que poursuivent, entre la Comédie-Française, le faubourg Saint-Germain et les cafés du Palais-Royal, quelques poignées d’écrivains et de mauvais journalistes : Candide est hérissé de flèches contre les adversaires littéraires de Voltaire ; le Neveu de Rameau réplique aux Philosophes de Palissot. Les œuvres tirent une bonne part de leur intérêt **des allusions** qui concernent des personnages connus du monde des lettres et que le public cherche à comprendre ou à deviner. La vie littéraire tient lieu de spectacle permanant, propre à faire briller les esprits agiles et à faire vendre les livres. Les disputes deviennent un phénomène accepté, objet à son tour de travaux littéraires. Les œuvres littéraires de cette époque sont le produit d’un microcosme qui s’y reflète et se complaît en lui-même.

D’une façon générale, **le développement des périodiques**, remarquable au long du siècle, est un signe de cette curiosité pour l’actualité intellectuelle ou littéraire. Leur nombre passe de vingt-trois en 1720 à trente-trois en 1750 et soixante-deux en 1778. Les plus importants donnent une place dominante à la littérature, aux livres nouveaux ou aux créations théâtrales : La Correspondance littéraire, le Mercure, le Journal des Savants, l’Année littéraire, le Journal encyclopédique ... Beaucoup d’autres journaux sont l’œuvre d’un journaliste unique, et les informations sont aussi diffusées par les « nouvelles à la main », sortes de lettres sans caractère personnel. Partout en France et en Europe se constituent **des académies, sortes de clubs où l’on échange idées et informations**, où l’on publie découvertes et essais : ces échanges sont nourris des livres et gazettes reçus de Paris. A Paris même, la vie littéraire se concentre dans quelques cercles privilégiés. **La plupart des philosophes** font partie de **l’Académie française**, et ils la dominent complètement dans la seconde moitié du siècle ; c’est là qu’éclate l’affrontement entre la tradition et l’esprit philosophique. Comme les académies, **les loges maçonniques** qui se fondent dans beaucoup de villes de province au XVIIIe siècle sont des lieux d’échange de nouvelles et de textes, en même temps qu’un centre de lectures et de débats plus ou moins savants.

**Le public élargi et curieux** a en commun une assez **solide culture** : celle qu’on reçoit dans les collèges. **La formation est avant tout littéraire**, et fondée sur l’exaltation de la littérature. Latine, d’abord et surtout : le latin est la langue des études, les élèves le comprennent couramment et sont pénétrés de textes latins, d’orateurs et d’historiens, mais aussi et surtout de poètes (Ovide, Virgile, Horace). Des écrivains français aussi sont présentés comme des modèles – de plus en plus au cours du siècle : Racine et Boileau en tête. Les élèves s’exercent à écrire dans divers genres en vers et en prose dans leur langue maternelle comme en latin. Ils reçoivent aussi une solide formation religieuse. Autant et plus que la mythologie, le public connaît familièrement l’histoire sainte (sorte de résumé de la Bible), les psaumes, les dogmes et les symboles du catholicisme. Il est **entraîné à saisir les allusions aussi bien antiques que religieuses** ; c’est un jeu pour lui de les déceler et de les interpréter. Tel est le public qui a lu, dans le siècle de leur apparition, les œuvres du XVIIIe siècle.

**Le public populaire** n’est guère touché que par des collections faites pour lui, comme la **Bibliothèque bleue** de Troyes, qui diffuse des textes anciens, romans du Moyen Age adaptés, vies des saints, almanachs, ouvrages pratiques. La bourgeoisie est plus accessible à des nouveautés. **Le goût littéraire reste dominé par l’aristocratie**. Elle entraîne souvent l’opinion publique, à traves les cercles et la conversation, elle exerce une influence réelle dans les académies, elle bénéficie du prestige de la cour, non négligeable. Et surtout, elle exerce un attrait réel et constant sur les écrivains. Tous aiment être accueillis dans les hôtels particuliers à Paris ou dans les châteaux de la noblesse à la campagne. Les œuvres en train de s’écrire y sont lues ou discutées dans le détail et sérieusement. **Aristocrates et gens de lettres** subissent un attrait mutuel. La noblesse acueille les idées nouvelles avec ouverture, comme tout ce qui est neuf, différent, hardi, par réaction contre le conformisme bourgois et la routine polulaire. Elle pratique souvent un scepticisme libertin qui la prépare à l’exercice de l’esprit critique. Souvent hostile à l’absolutisme royal, elle est volontiers tentée par les remises en cause du système de pensée officiel. Certains goûts aristocratiques comptent donc beaucoup dans la littérature du XVIIIe siècle : le théâtre et la poésie plutôt que le roman ; le dialogue, qui rappelle la conversation ; de l’élégance, un brin d’érotisme, des anecdotes et quelques mots crus ; la promenade dans la campagne, la guerre, l’histoire.

Les lecteurs ont une vive **curiosité pour les voyages** qui nourrissent leur imagination et leur réflexion. Les écrivains qui plaisent sont souvent les voyageurs dont l’œuvre reflète **les expériences étrangères.** En 1728, par exemple, Prévost arrive en Angleterre, Voltaire y est encore, Montesquieu commence un tour d’Europe. Aussi les héros de la littérature sont-ils souvent en mouvement (Zadig, Candide, Manon Lescaut, Saint-Preux, Zilia...). Découvrir des livres étrangers, voilà une autre façon de voyager : les œuvres des poètes et romanciers anglais sont rapidement traduites, et très bien accueillies, par exemple le Pamela de Richardson en 1742, et la curiosité s’étend aux œuvres consacrées : Ducis adapte Shakespeare (Hamlet, 1770). Les Anglais viennent ainsi s’ajouter dans la culture française, aux Italiens et aux Espagnols déjà bien connus et assez souvent lus dans le texte original – sutrout Boccace et Arioste.

La culture du public, au fil du siècle, s’enrichit **d’éléments scientifiques** de plus en plus importants, dictionnaires et périodiques diffusent les connaissances nouvelles. Tout grand écrivain a sa compétence dans ce domaine : Buffon est un spécialiste des sciences de la nature, Voltaire est l’interprète de Newton, Rousseau consacre un temps notable à la botanique, Montesquieu et Diderot à la physiologie... De ces intérêts, et de leurs liens avec la création littéraire et la pensée littéraire et la pensée philosophique, bien des textes brillants sont la preuve. Mais le symbole le plus complet est **l’Encyclopédie,** où s’opère le rassemblement de tant de connaissances et d’interrogations diverses.

Avec l’Europe pour marché, et pour public une foule d’esprits divers et ouverts, **la littérature française est une bonne marchandise** au XVIIIe siècle. L’imprimerie et la vente des livres en France sont, surtout depuis un règlement de 1701, l’objet d’une surveillance attentive. En principe, les manuscrits doivent être examinés par un censeur royal, puis munis d’un « privilège » qui assure l’exclusivité du libraire (éditeur) qui a acheté son texte à l’auteur. Parfois, des imprimeurs prennent le risque d’imprimer des livres sans privilège ; livres souvent contraires à la religion et aux bonnes mœurs. Le réseau commercial clandestin, situé aux Pays-Bas, en Angleterre et à Genève, assure la diffusion en France et en Europe. Il s’agit de livres nouveaux, parfois importants (L’Esprit des Lois), mais aussi des rééditions. Les livres à succès sont aussitôt réédités, souvent dans plusieurs villes à la fois à travers l’Europe. L’écrivain n’est pas sans doute celui qui en tire le plus grand profit. Les éditions pirates le privent de tout bénéfice du succès ; même l’édition avec privilège ne lui apporte pas de droits d’auteur proportionnels, car il vend son manusrit au libraire. En 1749, un arrêt définit une propriété littéraire limitée dans le temps.

**Les relations des écrivains et de leur lecteurs sont au XVIIIe siècle assez différentes** de ce qu’elles seront au XIXe siècle, de ce qu’elles sont aujourd’hui. Un très grand nombre de livres paraissent sans nom d’auteur ou avec des indications sibyllines : « par M. De +++ ». C’est le cas de beaucoup de romans, de la plupart des essais philosophiques. Pour les romans, on laisse croire le public qu’il s’agit des authentiques mémoires d’un des personnages, ou bien d’un recueil des lettres de véritables amants. Les fausses attributions sont fréquentes ; les libraires mettent un nom célèbre sur une œuvre obscure, afin de faciliter la vente. Voltaire prête ses œuvres à des auteurs de fantaisie, pour détourner des soupçons ou pour s’amuser. (Candide est censé avoir été trouvé dans les poches d’un « Docteur Ralph »). La pratique de la copie est très répandue : textes copiés sur des copies manuscrites en circulation, ou sur une édition impossible à acheter, épuisée. De l’œuvre de Diderot, les contemporains n’ont connu qu’une petite partie, et non la plus personnelle et la plus réussie : ses drames, ses articles dans l’Encyclopédie, quelques morceaux épars. D’autres textes ont été réservés à des lecteurs choisis.

Bien accueillis dans les maisons riches, les auteurs ont souvent avec leurs lecteurs des relations qui dépassent le simple rapport littéraire. Dans la seconde moitié du siècle, on les consulte volontiers sur toutes sortes de questions. Certains **deviennent les conseillers des rois** (Voltaire, Diderot), mais les particuliers attendent aussi des écrivains conseil et direction. Le prestige et la confiance acquis par les plus célèbres auteurs expliquent le poids de leur intervention dans les affaires du moment (Voltaire dans l’affaire Calas). A plus long terme, leurs écrits ont fourni aux acteurs de la Révolution un langage et des cadres de pensée, même si l’on peut s’interroger sur les liens réels et profonds entre philosophie des lumières et attitudes révolutionnaires. En tout cas, de leur vivant **les écrivains** se sont sentis portés par l’intérêt et l’attente de leurs contemporains ; au-delà de l’aspect proprement littéraire et professionnel de leur activité, ils ont joué le rôle de **personnages d’exception, de guides et de modèles** ; ils échappent à la catégorie des belles-lettres, deviennent les héros du monde moderne.

Les conditions de la vie littéraire présentent des constantes au XVIIIe siècle, mais une évolution est perceptible, que quelques événements ont rendu plus sensible aux contemporains. Avant de **dessiner les étapes**, on peut se demander si le XVIIIe siècle a une unité significative dans le domaine de la littérature. On sait que sur le plan de l’histoire générale, il n’en présente guère : la monarchie absolutiste préexiste, les transformations économiques se situent vers 1750, aucun changement démographique ou social important ne coïncide avec le début ou la fin du siècle. L’usage est de distinguer, sous le nom de XVIIIe siècle (littéraire), les années **1715-1793** : de la mort de Louis XIV à la mort de Louis XVI. Les limites politiques coïncident rarement, en fait, avec les réalités littéraires ; et, dans ce cas, 1793 ne correspond à rien de visible dans le domaine des livres. 1715 est plus défendable : la Régence, qui commence alors, change le climat moral et favorise le développement d’une littérature plus hardie et plus gaie, notamment sur la scène. Le retour de la troupe des Italiens, dès 1716, marque un élan nouveau, dont va bénéficier Marivaux. On peut soutenir que l’époque ainsi commencée **s’achève en 1802** : Chateaubriand, avec le Génie du Christianisme, marque la fin de la prédominance d’aspects caractéristiques du XVIIIe siècle, la sape antichrétienne, le libertinage sceptique, l’exaltation de l’Antiquité, la prédominance de l’analyse, la passion exclusive du bonheur terrestre ...

**A l’intérieur de cette période**, quelques dates peuvent marquer les étapes essentielles. Vers 1725, la publication des Lettres persanes apporte un ton nouveau, irrespectueux et spirituel, pendant que la Henriade donne au siècle la conscience de dépasser le classicisme, en réussissant là où il avait échoué, dans la poésie épique. Le milieu du siècle est le moment essentiel : alors que sont lancés l’Esprit des Lois, l’Histoire naturelle et l’Encyclopédie, Rousseau apparaît avec éclat sur la scène littéraire. Tout à la fois l’esprit philosophique atteint son plein epanouissement et découvre les contradictions qu’il recelait. En 1778, la mort de Voltaire et Rousseau marque la fin d’une époque. Une littérature de style Louis XVI se développe alors, marquée par le culte des grands philosophes, la hardiesse du ton et des défis, jusqu’à l’outrance : c’est le temps de Beaumarchais, de Laclos, de Sade et de Rivarol. En 1790, avec la fête de la Fédération, une nouvelle ère semble s’ouvrir, aboutissement et réalisation des idées lancées et diffusées au temps de l’Encyclopédie. Mais c’est le temps des affrontements qui commencent entre écrivains engagés dans la Révolution et émigrés, entre idéologues et réalistes, ou romantiques ; le temps d’une poésie ardente et d’une réflexion morale amère.

**L'histoire des genres littéraires** est marquée au cours du siècle à la fois par la fidélité à l'héritage classique et par le goût des innovations. La vogue des vers de circonstance, des épîtres sur de multiples sujets, de la tragédie et de la comédie de moeurs ou de caractère , du dialogue à sujet moral ou philosophique ne se dément pas. Mais **le roman** connaît un succès grandissant, favorisé par l'élargissement du public et surtout d'un lectorat féminin. Il diversifie ses formes: roman-mémoires, roman épistolaire, roman sentimental, roman noir, "histoires véritables". **Le conte** connaît un succès prodigieux: contes de fées, contes moraux, contes philosophiques se multiplient. Romans et contes font l'objet de vastes collections, comme la " Bibliothèque universelle des romans" ou la "Bibliothèque des génies et des fées". Dans la poésie, les discours en vers s'élargissent en longs poèmes didactiques ou descriptifs. Sur la scène, les innovations se multiplient: tableaux, comédie sérieuse et drame bourgeois. La forme du dictionnaire, celle du discours ou de l'essai, les lettres à sujet philosophique et les traités connaissent un grand succès, comme les périodiques, surtout consacrés à la littérature et aux idées nouvelles. Le goût de la variété et de la nouveauté entraîne un foisonnement de genres et de formes inventés ou imités de l'étranger.